

CHAPITRE III

Naufrage de Kallina. — Voyage de Brunfaut : de Léopoldville à Msuata. — Arrêt à Kinchassa. — Chez Callewaert, fondateur de Kimpoko-Station. — Un jugement de Souzou M'Pembé. — Janssen dans la capitale des Bateké. — Le sérail de Mpumu Ntaba.

LE 25 décembre, le jour même de Noël, Orban relevait Janssen du commandement intérimaire de la station de Bolobo. Deux jours plus tard, Janssen retournait à Msuata et descendait le fleuve en compagnie du capitaine Hanssens que réclamaient des affaires de service à régler dans les multiples stations de l'Association internationale.

Ce voyage de retour renouvela, entre le village de Bolobo et l'embouchure du Koango, les incidents désagréables qui avaient marqué le voyage d'exploration des deux officiers.

En aval du confluent du Koango, à une journée de canot de Msuata, le capitaine Hanssens, reconnaissant l'importance capitale que présenterait l'établissement d'une station nouvelle à l'embouchure de ce large cours d'eau, décida une longue halte dans ces parages pour tenter la possibilité d'une acquisition.

Ce fut là une heureuse détermination. Après quelques heures de pourparlers et moyennant un prix dérisoire, l'agent supérieur intérimaire de l'Association conclut avec les chefs indigènes des traités qui garantissaient à la société le protectorat de tout le territoire situé à dix lieues en amont, dix lieues en aval et trente lieues à l'intérieur du confluent en question.

Sur cet espace de six cents lieues carrées acquis désormais à l'Association grâce à l'initiative du capitaine Hanssens devait s'élever plus tard, dans l'angle formé par la rive gauche du Congo et la rive méridionale du Koango la station de Kwamouth (3° 14' lat. sud).

Le 1^{er} janvier 1883, Hanssens et Janssen se reposaient à Msuata.

Ils pouvaient fièrement adresser, en guise de brillantes étrennes aux administrateurs européens de l'Association internationale, le récit de leur rapide exploration, qui assurait de nouvelles victoires et un prestige plus grand au drapeau bleu constellé d'or.

A la station de Msuata, les moustiques formaient des nuées moins épaisses que sur le plateau de Bolobo et permettaient les longues veillées et les calmes causeries. Pendant la première nuit de la nouvelle année, les deux compatriotes, dont l'âge et le grade différents n'altéraient en rien l'amitié, échangèrent leur impressions mêlées de douceur et d'amertume. Malgré l'intime satisfaction que leur causait le succès si promptement réalisé de leur expédition, ils ne pouvaient néanmoins se soustraire aux idées mélancoliques en pensant à leur famille et aux amitiés dont une si grande distance les séparait. L'époque à laquelle ils se trouvaient rendait, en le ravivant, ce souvenir plus douloureux encore.

Une catastrophe, dont Hanssens allait apprendre à Léopoldville tous les détails, empêchait les hôtes de Msuata de recevoir à cette date les vœux les plus touchants dont ils étaient l'objet et qui leur étaient adressés de l'Europe dès le mois de septembre précédent.

Une partie de la correspondance destinée aux explorateurs en amont du Stanley-Pool avait été perdue à la suite du naufrage qui coûta la vie à M. Kallina. Cet agent de l'Association avait abandonné son pays et la brillante carrière qui lui était réservée dans l'armée autrichienne où il occupait le grade de lieutenant, pour se rendre au Congo en juillet 1882.

Arrivé à Vivi, il y avait été retenu pendant plusieurs mois, et sous divers prétextes, par le chef de la station.

« Finalement, raconte Hanssens, on l'expédia vers le haut du fleuve conformément aux instructions qui lui avaient été données à Bruxelles, et, pour lui permettre de regagner le temps qu'on lui avait fait perdre dans le bas, on lui prescrivit de me rejoindre dans le plus bref délai possible.

« Fidèle à sa consigne M. Kallina, ne m'ayant pas trouvé à Léopoldville, voulut absolument remonter jusqu'à Bolobo.

« Comme nos embarcations étaient, l'une hors de service, l'*En Avant*, et l'autre en route, le jeune Autrichien profita d'un canot indigène récemment envoyé par le chef de Msuata pour chercher divers articles à Léopoldville.

« Il s'y installa avec quelques hommes et, malgré les pressantes sollicitations du capitaine Braconnier qui voulait absolument le retenir, il partit le 23 décembre, gai comme un pinson et tout heureux d'aller voir des pays inconnus.

« Hélas! il ne devait jamais y aborder.

« Son canot, creusé comme toutes les pirogues indigènes dans un tronc d'arbre, présentait peu de stabilité; il ne parvint pas à doubler la pointe qui barre en aval de Kinchassa l'entrée du Stanley-Pool.

« En cet endroit, il existe un rapide augmentant la violence du courant. Le canot fut saisi de côté par les lames, et immédiatement culbuté: M. Kallina, l'équipage et les marchandises furent lancés dans le fleuve.

« Quelques hommes et deux chiens parvinrent à atteindre la rive à la nage. L'infortuné blanc et trois nègres trouvèrent la mort dans les eaux du Congo.

« Pauvre Kallina, ajoute le capitaine, quelle triste fin!

C'est une fin déplorable en effet: quitter sa patrie, renoncer de gaieté de cœur à une brillante carrière pour venir misérablement s'engloutir dans le Stanley-Pool, avant même d'avoir été efficacement utile à la cause africaine!

Désormais, l'îlot sablonneux sis à la pointe de Kinchassa et où gît le corps du naufragé, porte le nom de Kallina et transmettra à la postérité la plus reculée la mémoire de l'infortuné voyageur.

Le 16 janvier, Hanssens, retenu à Léopoldville par les besoins du service, apprenait par express le brusque retour de Stanley à Vivi.

Hanssens était relevé des hautes fonctions temporaires qu'il avait si heureusement remplies; il était nommé chef supérieur de la zone qui s'étend de l'Océan au Stanley-Pool.

Nous avons mentionné l'accueil qui fut réservé au vaillant pionnier par la garnison blanche et noire de Manyanga, à la date du 26 janvier 1883.

L'arrivée à Léopoldville d'un compatriote de Hanssens, agent de l'Association : Émile Brunfaut, coïncida avec le départ du capitaine de cette même station, le 18 janvier.

Brunfaut venait de Vivi par étapes; en route il avait connu les souffrances de toutes sortes inhérentes à la marche le long des rives et à la navigation du fleuve; il avait néanmoins conservé sa bonne mine habituelle écrivait Hanssens, et paraissait fort bien acclimaté.

Désigné pour commander la station de Bolobo en remplacement d'Orban nécessaire dans le bas Congo, Brunfaut s'embarquait à Léopoldville, vers la fin de février, sur l'allège pagayée par une vaillante escouade de Zanzibarites, pour remonter le fleuve en compagnie de M. Johnston, le voyageur anglais dont nous avons, en son temps, mentionné la présence à Manyanga.

Nous pouvons, relater d'après l'ouvrage publié par M. H. Johnston, *The River Congo*, les épisodes intéressants survenus pendant le cours de cette traversée.

La partance fut saluée par une épouvantable bourrasque née de pluie dont la violence et la durée exceptionnelles permirent aux voyageurs de constater avec une satisfaction relative leur degré d'acclimatation avancée, puisqu'ils furent assez heureux pour échapper à tout malaise après avoir subi durant plusieurs jours les rigueurs de la tropicale saison des averses.

Dans la vaste embarcation ouverte à tous les vents et à tous les orages, il leur fut absolument impossible de trouver un abri contre les larges gouttes d'eau qui trempaient leurs légers vêtements, et contre les glaciales rafales de la tempête, terribles menaces de fluxion de poitrine et de maux de toute espèce.

Comme il eût été téméraire de s'exposer durant de longs jours à des douches incessantes et meurtrières, on doubla résolument la pointe qui avait été si fatale au malheureux Kallina et on chercha sur la rive gauche, près des villages de Kinchassa un refuge contre les éléments.

Une misérable hutte indigène abrita tant bien que mal les voyageurs inondés, qui n'étaient pas sans ressentir quelque inquiétude en raison de l'attitude peu engageante que prirent dès leur arrivée les sauvages habitants du village.

Le propriétaire de la case hospitalière était un nègre wambundu d'une trentaine d'années, aux cheveux noués en chignon sur le sommet de la tête, paraissant fort doux et plein d'attentions tendres pour son

unique épouse, allaitant son enfant, et dont le front disparaissait sous une bande d'étoffe de couleur écarlate.

Ce ménage indigène si uni avait, sans calcul intéressé, recueilli un vieillard décrépît, oncle ruiné de la famille. Prochain suppôt de l'enfer, le vieux nègre, acariâtre au dernier degré, s'était énergiquement opposé à l'entrée des blancs dans la cabane. Son neveu n'ayant tenu aucun compte de ses injonctions envenimées, il avait traîné sa rancune de hutte en hutte chez les voisins et provoqué en quelque instants un attroupement menaçant devant la case occupée par les mundelés.

Pour calmer la rage soudaine de la population, les assiégés durent en appeler aux couleurs éclatantes des pièces à mouchoirs et aux attractions séduisantes des divers articles de binteloterie européenne faisant partie des ballots débarqués de l'allège.

Soudain les sauvages de Kinchassa, et le ciel, devenus cléments, donnèrent une fois de plus raison au proverbe : « Après l'orage vient le beau temps ».

Brunfaut et son compagnon, libres de tout souci momentané, détaillèrent à loisir le mobilier de la case, sans s'occuper des regards et des acclamations arrachées par chacun de leurs mouvements aux curieux indigènes massés sur le seuil de la porte.

Au centre de la hutte, un tas de cendres marquait l'emplacement habituel du foyer. La ménagère noire, soucieuse du bien-être de ses hôtes s'était hâtée, aussitôt l'orage terminé, d'y raviver les charbons à demi éteints pour permettre aux blancs de sécher leurs vêtements dégouttants d'eau.

Cette marque de sollicitude attentive toucha d'abord les voyageurs, qui coururent bientôt le risque d'être asphyxiés par la fumée; mais la maîtresse du logis retira délicatement de l'âtre les tisons mal allumés et les jeta à l'extérieur. La fumée s'échappa peu à peu en nuages par l'unique ouverture de l'habitation.

La maison était propre et bien tenue; des objets de fabrication locale étaient rangés avec beaucoup d'ordre le long des parois.

Ici les longs tuyaux de pipes emmanchés à de petits fourneaux dénotaient la passion pour le tabac et le chanvre des hôtes indigènes; plus loin un clairon bossué, (acquis probablement à des caravaniers retour du mpoutou), un instrument de musique assez semblable à la guitare, mais muni de cinq cordes végétales, pendaient au mur et témoignaient des aptitudes musicales du propriétaire; un peu partout, symétriquement disposés, brillaient des défenses d'ivoire, des colliers de dents de fauves, des cornes

d'antilope, des arêtes de poissons, et une multitude de petits objets, plus faciles à classer, dit Johnston, sous le terme très-commode d'*et cætera*.

L'examen de ces chefs-d'œuvre de l'art local ne put empêcher les explorateurs de ressentir et de suivre les exigences de leur estomac.

Ils prirent congé du gracieux couple indigène, non sans avoir au préalable généreusement reconnu l'accueil hospitalier qu'ils en avaient reçu, et dressèrent le couvert, à quelques mètres de la plage, sous le dôme touffu d'un cotonnier, verte toiture aussi impénétrable aux rayons brûlants du soleil, qu'imperméable en quelque sorte aux rayons humides des nuages pluvieux.

Les incorrigibles badauds de la localité ne firent pas aux dîneurs la grâce de les laisser manger en paix.

La vue des boîtes de conserve excita surtout chez les natifs une curiosité où perçait la crainte. Ils se demandaient quel comestible pouvaient renfermer ces ustensiles d'étain.

Quelques-uns, invités par Brunfaut à examiner les petits poissons (sardines) flottant dans l'huile, exprimèrent leur grande surprise en se cachant les lèvres avec les doigts et poussant des exclamations étouffées. Mais, en dépit des instances des blancs, pas un noir ne voulut goûter aux petits poissons magiques contenus dans les boîtes.

Au dessert, Brunfaut et Johnston savourèrent les délicieuses bananes que les naturels cueillirent à leur intention.

Autant la matinée de ce jour avait été orageuse et pluvieuse, autant la soirée était calme et douce; contrairement aux lois habituelles de la saison, le ciel était resté sans nuages, mais une douce brise tempérant les ardeurs du soleil.

Brunfaut consulta son compagnon sur l'opportunité du départ immédiat. M. Johnston fit remarquer l'heure avancée de la journée et la difficulté de rejoindre avant la nuit noire l'une des îles du Pool : on décida de partir de Kinchassa le lendemain au petit jour.

Les blancs ordonnèrent alors à l'équipage de l'allège de dresser les tentes à quelques mètres du bombax sous les branches duquel on avait diné.

L'emplacement du camp était ravissant : fougères arborescentes, lianes grimpantes, palmiers hyphène, raphias, elais, enchevêtraient leur vert feuillage au dessus de massifs herbacés où les fleurs jaunes des cucurbitacées, et mauves des convolvulus, couraient sur une pelouse riche et plaisante en coloris. Des fruits et des baies pendaient en régimes ou en

grappes à chaque plante, à chaque arbuste de ce coin de terre, reproduction en petit du Paradis perdu.

Un tentateur, vieux nègre pervers doublé de son épouse, y remorqua ses deux fillettes dans un costume assez primitif et proposa aux blancs de devenir ses gendres, moyennant plusieurs mètres d'étoffe.

Brunfaut et Johnston se rappellèrent en ce moment l'histoire de Joseph abandonnant un pan de son manteau aux mains de Putiphar. Ils laissèrent eux, aux mains des fiancées offertes, des pièces à mouchoirs, et repoussèrent spontanément les propositions d'ailleurs peu séduisantes du père dégradé de ces deux malheureuses.

Cet acte jeta un froid momentané dans l'assistance noire; Brunfaut et son compagnon Johnston furent des *incompris*.

Néanmoins, grâce à leur générosité, les deux blancs n'occasionnèrent aucun événement fâcheux par leurs refus obstinés.

Dès la nuit, les femmes se retirèrent; la mère des refusées, ignorant la rancune, offrit un superbe poisson tout frais pêché dans le Stanley-Pool, et souhaita aux vertueux étrangers un heureux sommeil. Le père déconfit, se joignit à l'assistance masculine qui devait, en buvant du malafou, contant des légendes et brûlant des kilos de tabac, de chanvre ou d'iamba, empêcher les passagers de l'allège de fermer les yeux, durant cette nuit où la lune toute grande, masquée à intervalles par des nuages noirs, fit l'office d'un phare à feux tournants.

Le lendemain, les voyageurs s'éloignèrent de leurs amis de Kinchiassa. L'allège cingla rapidement les eaux du Stanley-Pool, qui étalait son ampleur magnifique coupée d'îlots, de bancs de sable et de masses flottantes de végétation aquatique, îlots de papyrus, de joncs et de roseaux où nichent les ibis, les hérons et les pélicans.

On débarqua vers midi dans l'une des petites îles, pour y déjeuner avec le poisson donné par l'aspirante belle-mère.

Tandis que le cuisinier de l'expédition, un Zanzibarite du nom de Mafta, préparait, plus heureux que Vatel, ce poisson en ragoût avec des patates douces et du manioc, les blancs exploraient et contournaient l'îlot.

Au centre, s'étendait un vaste marécage, dont mille oiseaux aquatiques labouraient la vase. Sur les bords la végétation tropicale étalait ses merveilles, et les enivrantes senteurs des fleurs blanches des raphias dominaient les émanations fétides du marais.

Des milliers de perroquets gris jacassaient, voletaient, où se suspendaient aux branches; le sous-bois semblait n'avoir été foulé que par les énormes

hippopotames, dont les larges empreintes maculaient les lianes et les arbrisseaux.

Non loin de l'îlot s'étendaient plusieurs bancs de sable, où des nègres soumettaient le produit de leur pêche à des fumigations spéciales.

La plupart de ces pêcheurs étaient des Bayanzi, revenus des marchés d'ivoire du bas Congo et profitant de leur passage sur le Stanley-Pool pour s'assurer des approvisionnements.

A deux heures, malgré les menaces d'un ciel orageux, les voyageurs s'embarquèrent et se frayèrent un passage à travers les files serrées d'un troupeau d'hippopotames.

Soudain de rapides éclairs tracèrent sur la surface tranquille des eaux des zigzags éblouissants et rougeâtres, le tonnerre roula avec des grondements pareils à ceux que pourraient produire les détonations simultanées de milliers de canons de cent tonnes. Tour à tour, de gros nuages noirs se massèrent à l'horizon et obscurcirent l'espace; un vent furieux secoua le fleuve jusque dans ses profondeurs.

Durant quelques minutes la pluie parut hésiter avant d'inonder ses victimes; de larges gouttes d'eau tombaient par intervalles, presque une à une; l'aquilon augmentait de violence et apportait aux passagers de l'allège les senteurs étranges de la terre des rives.

Virant prestement de bord, l'allège parvint à force de rames à la rive sud de l'île Bamu, où les passagers débarquèrent et dressèrent leurs tentes.

Une seconde après le vent avait faibli et les nuages couleur d'encre se fondaient en gouttes d'eau énormes, tombant avec une violence inouïe, ricochant sur les lames du pool, et ravinant deçà delà, les faibles pentes boisées de l'île.

L'averse cessa seulement à six heures du soir, c'est-à-dire au moment où l'obscurité naissante empêchait les voyageurs de reprendre leur route interrompue. Les moustiques s'acharnèrent dès lors sur les malheureux voyageurs incapables de trouver le sommeil.

Le lendemain matin, l'aurore d'une journée splendide fut saluée par les chants de milliers de perroquets gris, folâtres habitants des forêts de Bamu. Johnston, savant naturaliste et profond observateur, rectifia au sujet du chant de ces oiseaux une erreur généralement commise: les refrains de ces perroquets étaient très variés; les modulations de leur voix passaient par toutes les phrases de l'octave musical.

Deux heures de nage amenèrent l'allège dans le paisible canal de Kim-poko. Les voyageurs débarquèrent dans ce village où Callewaert, le même

agent qui s'était porté au secours de MM. Peschuel et Teusch attaqués à Mowa, construisait sur les plans de Stanley une nouvelle station de l'Association.

Callewaert avait reconnu de loin l'embarcation portant les blancs, et, sans distinguer autre chose que la couleur du visage des lointains passagers, il avait aussitôt fait préparer pour les recevoir un accueil réconfortant, un excellent déjeuner.

L'appétit des convives suppléa à la variété et à la qualité des mets; la conversation la plus vive et la plus enjouée y remplaça la gaieté factice obtenue à l'aide de vins trop généreux dans les dîners du monde officiel d'Europe.

Callewaert présenta à ses hôtes le chef nègre de la localité.

Ce dernier était un personnage à la physionomie très sombre, au regard dur et arrogant, et d'un caractère soupçonneux et jaloux. Il parut très offensé de l'attention que Brunfaut, poussé par la simple curiosité, prêta à l'examen des traits et de la toilette des dames qui l'accompagnaient.

Invité par les blancs à boire un verre de vin de Madère, luxe passager de la cave de Callewaert, le noir se refusa d'abord; c'était fétiche pour un homme libre de Kimpoko d'absorber un liquide quelconque en présence d'étrangers.

Néanmoins, sur les instances des mundelés, ce païen fanatique accepta le verre, déploya devant sa figure le large morceau d'étoffe écarlate qui lui servait de manteau et but d'un trait le liquide rosé.

Surpris après cette opération par l'arrivée inopinée d'un groupe d'indigènes, le chef de Kimpoko rendit à Callewaert le verre vide en tremblant comme un homme qui vient de commettre un méfait.

Quelques murmures de désapprobation s'élevèrent dans l'assistance; la crainte respectueuse qu'éprouvèrent pour les blancs les sujets de Kimpoko reprima seule les représailles que l'accomplissement d'un tel sacrilège eût occasionnées inévitablement à une époque antérieure.

Le chef de Kimpoko, pris à partie par les plus rigides censeurs de l'endroit, faillit dans la nuit suivante être destitué par ses propres sujets.

L'un d'eux, nègre ambitieux, favori de Gandeley, makoko des Banfundu, ressemblant physiquement à un magot de porcelaine japonaise, déclama un violent réquisitoire contre le chef indigène qui avait souillé ses lèvres



LE ROI DE KIMPOKO.

en buvant devant des étrangers, « fétiches de race, » un verre de vin de mpoutou.

Ces insinuations aboutirent à la condamnation de l'accusé à l'épreuve du poison, moyen efficace pour faire rendre au chef le liquide censément fétiche qu'il avait avalé.

Pour échapper à cette ordalie, le chef de Kimpoko se réfugia auprès des blancs.

Callewaert sauva son hôte par un habile subterfuge. Il administra au condamné, en présence de tous les juges, une potion contenant quelques grammes d'émétique, excellente drogue pharmaceutique qui produisit, et au delà, l'évacuation désirée par les indigènes.

Le chef indigène fut de nouveau acclamé et élevé sur le pavois par ses subordonnés; Callewaert passa désormais aux yeux des indigènes pour un grand féticheur.

Comme on peut en juger, les nègres de Kimpoko, respectueux des lois ineptes mais traditionnelles de leur contrée, sont toujours prêts à rendre à César ce qui appartient à César, à condition toutefois que César rende lui-même ce qu'il a pris sans se conformer aux ridicules usages en vigueur.

Le 22 février, Brunfaut et M. Johnston prenaient congé de Callewaert en emportant le souvenir durable de l'excellent accueil qu'ils en avaient reçu, souvenir inoubliable, grâce à



HABITANT DE KIMPOKO.

l'incident du verre de Madère.

Le 26 au soir, les voyageurs s'arrêtaient à Msuata-Station et ne pouvaient, à leur grand regret, y rencontrer dès leur arrivée le sympathique fondateur de ce poste hospitalier.

Janssen, absent depuis plusieurs jours, était allé rendre visite au grand makoko des Bateké, Mpumu Ntaba (chef « bouc », en dialecte kibuma).

Un incident, qui avait failli tourner au tragique, s'était déroulé en janvier dernier à la station de Msuata et avait eu pour conséquence le déplacement momentané de Janssen.

Le 13 janvier, des Bateké, originaires des villages de la rive droite en face de Msuata, s'étaient présentés à Souzou M'Pembé pour lui vendre une pointe d'ivoire.

Janssen avait précisément à cette date fort peu d'étoffe en magasin; mais



A KIMPOKO-STATION.

il put néanmoins remettre aux vendeurs la moitié des quantités convenues en paiement de l'ivoire.

Les Bateké se retirèrent. Confiants dans la solvabilité de l'acheteur, ils lui laissèrent l'objet vendu et promirent de revenir prochainement pour emporter le restant de l'échange.

Trois jours après, les cupides vendeurs s'introduisaient de nouveau auprès du lieutenant et exigeaient insolemment le double de la quantité d'étoffe primitivement convenue.

Ces marchands sans aveu avaient en outre apporté les étoffes reçues antérieurement, sous le fallacieux prétexte qu'ils ne pouvaient tirer aucun profit de cette marchandise dépréciée sur les marchés bateké.

Une discussion, ou mieux une véritable dispute s'engagea entre acheteur et vendeurs. A bout de patience et impuissant à hurler aussi fort que ses partenaires, Janssen leur rendit la pointe d'ivoire et déclara nettement que le marché était rompu, et qu'il n'achèterait plus désormais un seul objet à de pareils traitants.

En ce moment survint une giboulée soudaine : les Bateké déposèrent prestement les étoffes qu'ils avaient rapportées et décampèrent non moins prestement, en criant à Janssen :

« Nous retournons chez nous en toute hâte ; la pluie pourrait avarier les marchandises contenues dans nos pirogues. »

Janssen, obligé depuis son séjour chez les noirs d'élever la défiance à la hauteur d'un principe, examina aussitôt les pièces d'étoffe qu'on lui restituait si brusquement, et il reconnut qu'il manquait à chacune d'elles plusieurs brasses.

Les filous n'étaient pas loin : la pluie, dont ils avaient invoqué la complicité, les avait empêchés de traverser le fleuve et forcés à se réfugier au village de Msuata.

Désireux d'infliger une leçon à ces coquins, Janssen dépêcha un de ses plus fidèles Zanzibarites auprès de « papa » Gobila, pour le prier d'arrêter les marchands bateké. L'émissaire revint au bout de vingt minutes : selon lui, les gredins étaient introuvables, Gobila était momentanément absent.

Ne voulant à aucun prix être dupe des moricauds indigènes, Janssen se mit à la tête d'un peloton de douze hommes armés et partit à la recherche des grédins.

Jamais démonstration hostile n'avait été dirigée par Janssen contre le village de Msuata ; aussi l'apparition à l'improviste du m'foum Souzou M'Pembé, fâché et conduisant au pas de charge douze guerriers, jeta-t-elle dans le village un complet désarroi.

En l'absence de Gobila, les quelques vieux notables de la localité se portèrent au-devant du mundelé et le supplièrent d'épargner les habitants.

Le « Souzou M'Pembé, *mandaka ma bi!* (coq blanc, c'est bien mal!) » allèrent leur train; écrit Janssen, on crie, on hurle, on gesticule, on menace.

Bref après une heure de pleurs et de grincements de dents, les représentants du village se calment. Janssen s'explique et réclame la livraison des voleurs.

On refuse. D'ailleurs on ne les connaît pas, on ne les a pas vus, dit-on.

Mais, tout à coup, un des larrons se détache de la foule et s'approche doucement de Janssen.

Les Zanzibarites, sur l'ordre du lieutenant, empoignent le Bateké qui se débat et provoque par ses hurlements un vacarme épouvantable.

L'assistance noire veut se porter au secours du prisonnier; les notables font à Janssen les plus sévères remontrances; quelques habitants, s'insurgeant devant la sévérité de Souzou M'Pembé, apparaissent armés de leurs fusils; les femmes et les enfants se sauvent à toutes jambes sur un mot d'ordre des hommes.

Janssen forme en carré son petit peloton de Zanzibarites; le prisonnier, ligoté et impuissant, est placé au centre.

Le calme le plus absolu plane un instant sur la foule. Il semble qu'on hésite de part et d'autre à commencer le feu.

Janssen s'avance vers les notables de Msuata.

« Je veux, leur dit-il, emmener mon prisonnier à la station; il ne lui sera fait aucun mal, mais je dois néanmoins le punir par quelques jours de cachot. Ordonnez à la populace de me laisser passer, et sachez que si un habitant de Msuata fait feu sur moi ou sur mes hommes, le village sera brûlé aussitôt, vos femmes seront enlevées, vos champs seront ravagés par les fils de Boula Matari. Pourquoi d'ailleurs prendriez-vous le parti de l'homme que j'arrête? C'est un Bateké et un voleur!

— Gobila est absent, répondent les interpellés; nous craignons, en laissant arrêter un Bateké dans notre village, d'encourir la colère du grand Mpumu Ntaba, roi tout-puissant et vindicatif.

— Eh bien, je ferai mon affaire du courroux du grand makoko. S'il marche contre vous, je serai votre allié et nous remporterons une victoire certaine. »

Ce dernier argument clôtura la discussion.

Les chefs banfundu possédaient une foi sans limites dans la parole de

leur ami Souzou M'Pembé; ils calmèrent la populace surexcitée; Janssen et son peloton purent, sans coup ferir, emmener le captif jusqu'à la station.

Le lendemain, à l'aube, Gobila, alarmé par les récits exagérés de l'incident de Msuata, quittait en toute hâte le marché banfundu où il se trouvait depuis deux jours, et arrivait d'une traite à la station. Exténué, sanglotant, il sollicitait une audience immédiate de son fils blanc.

Janssen dormait encore; les sanglots de Gobila l'éveillèrent. Il donna l'ordre d'introduire le plaignant dans sa chambre à coucher: là, il lui raconta toute la vérité.

« Quoi! s'écria Gobila après avoir écouté anxieusement ce récit, quoi! le village n'est pas brûlé? mes huttes sont encore debout? mes femmes sont vivantes? mes richesses n'ont pas été pillées? Tout cela est-il bien vrai, Souzou M'Pembé? On m'avait affirmé le contraire; on m'avait dit que vous aviez été méchant, et que vous étiez devenu, comme tous ceux de votre race, un ennemi juré des noirs, un brûleur de villages noirs, un mangeur de petits enfants banfundu.

— Bah! répliqua Janssen, retournez à votre village, papa Gobila, vous le retrouverez tel que vous l'avez laissé lors de votre départ. Allez, et ramenez ici sans retard tous les notables: je désire qu'ils assistent au jugement du Bateké coupable. »

Une heure après, Msuata-Station se transformait en vaste aréopage. Presque toute la population masculine du village s'était transportée sur les pas de Gobila, nommé d'office par Janssen président du jury chargé de juger le larron.

La pointe d'ivoire en litige avait été trouvée précisément en possession du voleur arrêté.

Janssen, se rappelant le jugement de Salomon, soumit à l'approbation des jurés la peine qu'il désirait infliger aux frauduleux marchands bateké.

Sur le sol, près du captif garrotté et gardé à vue par deux Zanzibarites, étaient éparpillés la pointe d'ivoire, une scie et les ballots d'étoffe déchirée rapportés par les vendeurs.

Après avoir, au préalable, exposé succinctement les circonstances de la vente, Janssen montra aux juges les ballots d'étoffe lacérée.

« Voilà, dit-il, l'état dans lequel les marchands m'ont rendu ma monnaie; n'est-il pas juste que je leur restitue la pointe d'ivoire diminuée de longueur? A l'aide de cette scie, je vais donc couper un morceau d'ivoire que je garderai, et je remettrai aux Bateké l'autre partie. »

Une explosion de rires accueillit cette proposition; les juges banfundu

ne savaient pas rester impassibles; dans leurs approbations bruyantes revenaient les mots : « *Mayelle Souzou M'Pembé.* » (Il a de l'esprit, Souzou M'Pembé.)

Le jury décida séance tenante le partage de la pièce d'ivoire, mais Janssen voulut auparavant accorder la parole au Bateké intéressé.

Celui-ci reconnut les droits du mundelé et se déclara prêt à accepter au nom de ses camarades et au sien les conditions premières de la vente. La pointe d'ivoire resterait intacte au mfoum blanc, et les marchands reprendraient les étoffes rendues par eux en versant en outre cinquante mitakos (12 fr. 50).

Janssen souscrivit à cet arrangement.

On délivra le prisonnier; les bravos les plus enthousiastes s'élevèrent de la foule; le malafou circula à pleines jarres. Accusé et jurés d'il y a un instant s'embrassèrent, chantèrent en chœur, et prirent part à un galop général.

Pour mettre le comble à cette joyeuse manifestation, le lieutenant alla chercher dans sa chambre un engin civilisateur apporté à la station par le dernier courrier.

Il revint presque aussitôt, portant une magnifique boîte en acajou.

Les natifs se groupèrent autour de Souzou M'Pembé, qui réclama le silence et l'attention.

Dès que le calme fut rétabli dans l'assistance, Janssen fit jouer secrètement le ressort, et l'instrument déroula automatiquement un des refrains de l'opérette la plus populaire du compositeur Lecocq.

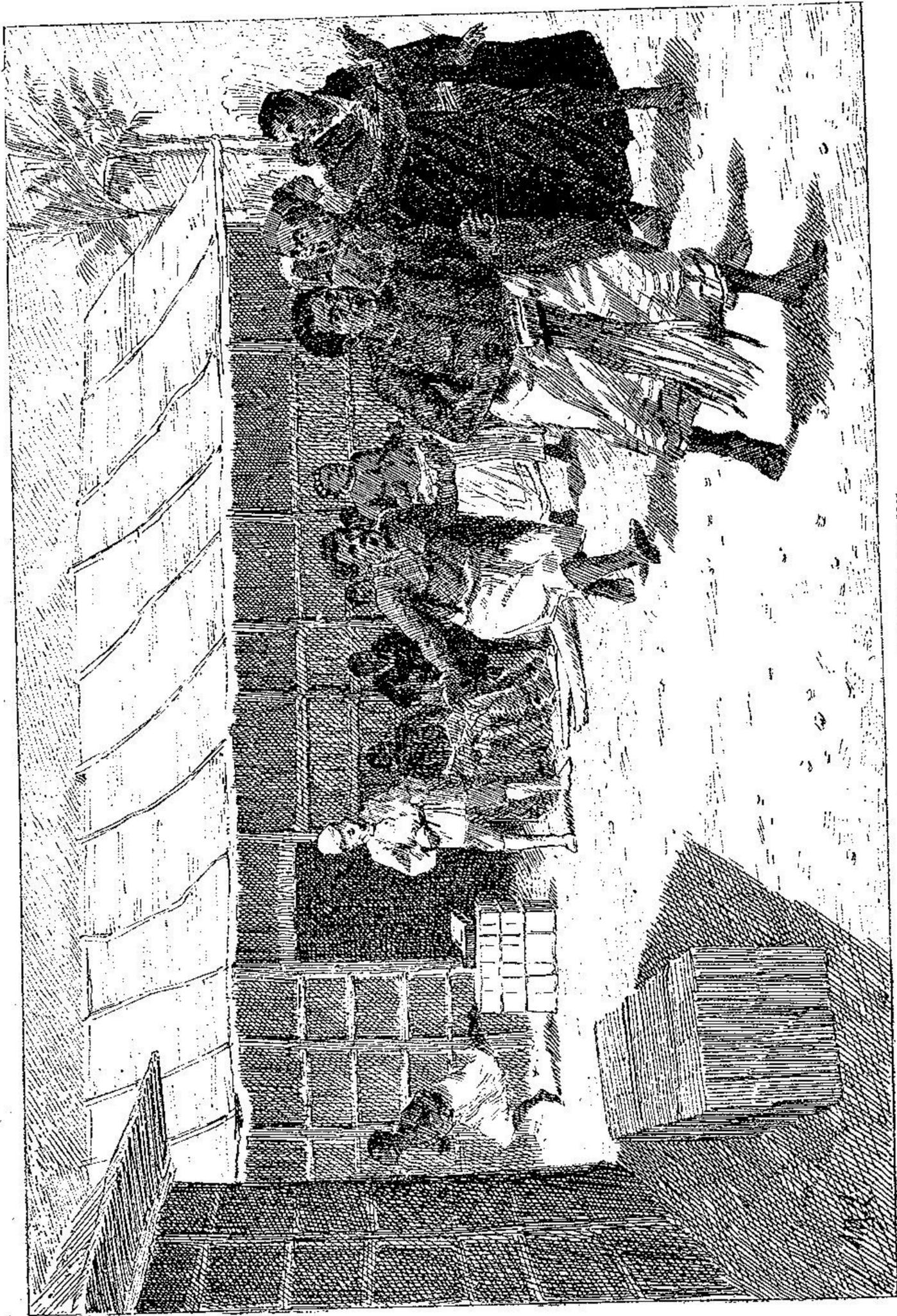
L'effet que cette musique produisit sur les auditeurs fut contraire à celui qu'en espérait le lieutenant. Les indigènes s'enfuirent comme autant de lièvres effarouchés : Souzou M'Pembé était un sorcier, il ensorcelait des caisses.

Le premier moment de terreur passé, les plus courageux des fuyards se ravisèrent et revinrent timidement pour examiner la boîte magique.

Elle ne jouait plus. Janssen l'ouvrit devant eux. Une enveloppe de verre protégeait heureusement le mécanisme ingénieux de l'instrument qui fut palpé en tout sens par les curieux.

Sur l'invitation de l'un d'eux, le lieutenant remonta la mécanique, qui modula cette fois une valse de Strauss. Quelques natifs avaient bonne envie de s'enfuir encore, mais le calme d'un certain nombre parmi lesquels se trouvait le papa Gobila, les rassura et les retint.

Le fétiche musicien n'était pas méchant; il n'y eut plus de poltrons. La boîte à musique adulée, entourée de tout le respect possible, fit tous les



LA BOÎTE A MUSIQUE DE MSUATA-STATION.

frais d'un concert écouté dans un religieux silence et prolongé au delà des désirs de Janssen.

A la nuit noire, Msuata-Station reprit son calme accoutumé; dans les villages des alentours, les témoins oculaires et auriculaires de la fête de la veille contaient aux populations émerveillées les prouesses fantastiques du magicien Souzou M'Pembé.

Désormais la boîte à musique joua un rôle considérable dans les bonnes relations de Janssen avec les tribus environnantes.

Le marchand bateké, cause de l'incident de Msuata, colporta de village en village, dans tout le royaume de Mpumu Ntaba, la légende de l'instrument ensorcelé, la gloire, la puissance et la générosité du mfoum blanc de la station de Msuata.

Le 15 janvier, Janssen recevait une lettre de son chef direct, le capitaine Hanssens. Nous croyons devoir la reproduire in extenso; elle dit mieux que nous ne pourrions l'écrire nous-même les services rendus à l'Association par le jeune officier.

« Mon cher camarade,

« Je suis heureux de pouvoir vous exprimer toute ma satisfaction pour le concours dévoué et intelligent que vous m'avez prêté dans la reconnaissance que nous avons faite ensemble du 25 au 30 octobre, reconnaissance dont le résultat a été la création de la station de Bolobo.

« Grâce à votre activité, à votre zèle, à vos connaissances pratiques, une vaste maison provisoire a pu être construite dans d'excellentes conditions, le terrain en grande partie défriché, des routes pratiquées dans diverses directions, et une grande quantité de matériaux destinés à la construction de la maison définitive a été rassemblée à pied d'œuvre.

« J'accomplis un devoir en vous attribuant la plus large part dans le résultat obtenu et j'aurai soin d'informer l'Association de votre collaboration si active et du résultat qu'elle a produit.

HANSSENS.

Comme on peut le voir, la loyauté était une des qualités multiples du brave capitaine Hanssens. Jamais, à l'instar de certains chefs d'expédition, il ne s'attribua tout le succès des entreprises qu'il dirigeait; ses lettres et ses rapports au Comité de Bruxelles mentionnèrent toujours la part, si minime qu'elle fut, prise par ses seconds et ses plus modestes serviteurs à la réalisation des tentatives hardies menées le plus souvent à bonne fin

par lui. Les équitables procédés du capitaine redoublaient la bonne volonté et le zèle des agents placés sous ses ordres.

Janssen apprit à regret, vers la fin de janvier, le déplacement du capitaine Hanssens, nommé chef de la division du bas Congo.

Néanmoins le sous-lieutenant, escomptant la sympathie et l'intérêt que lui portait Stanley, espéra beaucoup sur le retour de ce dernier pour obtenir un changement de position conforme à ses goûts aventureux de voyage et de découverte.

L'existence de chef de station pesait au jeune pionnier qui, mis en goût par son voyage d'exploration poussé jusqu'à Bolobo, désirait ardemment joindre son nom à ceux des explorateurs qui ont traversé l'Afrique équatoriale.

Le jour vint, en février 1883, où le chef de Msuata put satisfaire un des vœux les plus ardents de son imagination aventureuse.

L'incident survenu à Msuata, au sujet de la mauvaise foi des marchands bateké, avait eu pour conséquence de populariser le m'foum Souzou M'Pembé dans le vaste royaume du Mpumu N'taba.

Le très-haut et puissant successeur du makoko avec lequel de Brazza avait antérieurement conclu des traités d'alliance manifesta dès lors le désir le plus vif d'entrer en relations parlées avec son blanc voisin d'outre-Congo.

Il dépêcha successivement de nombreuses ambassades à Msuata pour inviter gracieusement Janssen à se rendre dans sa capitale.

Refuser constamment de telles invitations eût été de la part de l'agent de l'Association une fausse manœuvre diplomatique. La bonne entente, l'entretien de rapports amicaux avec les tribus limitrophes, faisaient partie du rôle d'un chef de station.

Vers la fin de février, Janssen, estimant que son absence momentanée de Msuata ne serait pas préjudiciable aux travaux de la station, accepta l'invitation du makoko bateké.

Mpumu N'taba résidait avec sa cour dans un village baptisé de son nom, situé dans l'intérieur des terres, à plusieurs kilomètres de la rive droite du Congo, et par la même latitude environ que Msuata-Station. Dix heures de marche à travers une contrée entièrement dépouillée de hautes futaies, mais abondamment pourvue d'herbacées, d'arbustes de toute espèce, et coupée par un sentier tracé par les éléphants, y conduisirent le lieutenant et son escorte peu nombreuse.

En dépit de l'heure avancée (six heures du soir) à laquelle arrivait Janssen, Mpumu N'taba reçut le visiteur dans son *palais* royal.

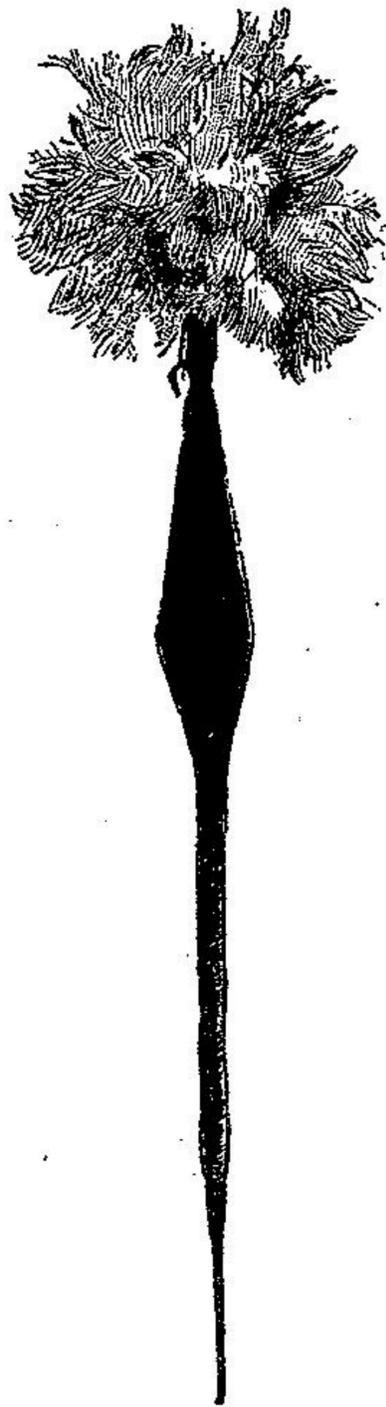
« Un vrai palais, écrit le lieutenant, si l'on tient compte de la région où je me trouve. »

« La construction mesure environ trente-cinq mètres de long sur douze de large. Elle n'a pas d'étage, et le rez de chaussée constitue une seule pièce très vaste où sont disposés d'un côté des lits de fabrication indigène, munis de couvertures, de coussins d'étoffes soyeuses à couleurs vives et de moelleux édredons, des sièges cannelés s'efforçant de ressembler à des fauteuils européens; du côté opposé, les armes de tout genre, mousquets à silex, flèches, arcs, lances sacrées surmontées d'une forêt de plumes d'oiseaux (ces dernières armes sont les insignes de la souveraineté des makokos bateké); au centre, un emplacement noirci par la fumée marque l'espace réservée à la cuisine. Ça et là, relégués dans les encoignures ou appendus aux murs, les idoles dévoilent leurs hideurs sculptées, et les mkissi, dieux lares empruntés aux squelettes de la faune africaine, dégagent de fétides émanations en harmonie avec les âpres odeurs des pipes d'iamba, régal permanent offert par Mpumu N'taba aux dignitaires de sa cour. »

A l'entrée de Janssen dans ce capharnaüm mal éclairé par des torches fumeuses, le spectacle qu'offraient les hôtes qui s'y trouvaient avait un aspect saisissant.

Sur une estrade adossée à la muraille du fond, Mpumu N'taba, revêtu des ornements royaux, reposait majestueusement accroupi sur des peaux de lion; à ses pieds, son jeune frère Galiena s'étirait sur une peau de panthère; à droite et à gauche de ces altesses, gisaient dans les poses les plus diverses et les accoutrements les plus disparates les ministres et les hauts fonctionnaires des États bateké.

Un orchestre sauvage massé dans un angle de la pièce, à gauche de la porte d'entrée, couvrit tout d'abord, sans pitié pour les oreilles du mundelé, les m'botés d'introduction. Trombes et tambours, fifres et musettes se taisent ensuite; Mpumu N'taba se lève et souhaite la bienvenue au mfoum Souzou M'Pembé, dont la célébrité, répercutée par les marchands d'ivoire à tous les carrefours des districts bateké, est venue jusqu'à lui.



LANCE SACRÉE.

L'allocution du makoko est écoutée par les assistants avec une attention respectueuse.

Les ministres et les fonctionnaires de la cour de Mpumu Ntaba ne ressemblent en rien à leurs collègues des autres cours africaines.

Éduqués par un autocrate habitué à faire couper la tête de ses sujets irrespectueux, les courtisans sont d'une servilité à toute épreuve. Lorsque le roi parle, ils retiennent leur respiration pour ne pas troubler sa parole, et attendent, pour l'applaudir, le moment où l'orateur royal donne lui-même le signal des applaudissements.

Cette fois, comme d'habitude, le chef bateké ayant terminé son speech remplit les fonctions de chef de *claque* et fut à tour de bras secondé par son entourage.

Janssen, émerveillé, joignit ses plus bruyants battements de mains à l'approbation tapageuse des noirs, et voulut vainement biser l'orateur. Ses cris de : « Bis ! bis ! bis ! » restèrent sans écho. Le programme de la cérémonie réglée d'avance n'admettait pas de modifications.

Aussitôt après le discours du souverain, le ministre *de la bouche* s'était levé pour procéder à la distribution du sempiternel malafou.

Une volumineuse jarre remplie de ce vin des tropiques fut présentée d'abord au lieutenant, qui y trempa ses lèvres ; puis elle passa de bouche en bouche, du roi Ntaba à son frère, de Galiena au doyen d'âge des ministres, de celui-ci au cadet des ministres, etc., pour arriver entièrement vide aux mains du plus jeune des courtisans.

Bien entendu, le cinquième ou le sixième buveur transmettait déjà au suivant, par ordre de classement, la jarre allégée de tout liquide ; on devait donc faire appel à l'échanson pour la remplacer par une jarre remplie.

Ces premières libations suffirent pour réveiller les penchants musicaux et chorégraphiques des habitants du palais royal. On chantait, on hurlait, on pirouettait, on se disloquait, et l'on ne songeait pas le moins du monde que « l'Aurore aux doigts de rose allait ouvrir les portes de l'orient » ; que le mundelé éreinté par la marche longue et pénible la veille, se serait trouvé très heureux de consacrer au repos les dernières heures de fraîcheur de la nuit.

Mis à son aise par le sans-gêne si ostensible de ses hôtes, Janssen s'approcha de Mpumu Ntaba et lui fit comprendre qu'il était satisfait au delà de ses espérances de l'accueil enthousiaste dont il était l'objet, accueil qui dépassait en éclat toutes les réceptions dont les rois du Congo, y compris Ibaka, avaient honoré les mundelés.

La physionomie de l'autocrate, vaniteux à l'excès et amouraché de gloriole,

s'épanouit de contentement à cet éloge. Mpumu Ntaba se déclara disposé à procurer au blanc si aimable, toutes les distractions qu'offrait sa capitale.

« Les étoiles brillent encore dans la nuit calme et sereine; la population de ma capitale, prévenue de votre arrivée, vous attend à la porte de mon palais pour vous acclamer et vous fêter; plus loin, dans la somptueuse demeure où logent mes épouses favorites et mes esclaves, de délicieuses surprises vous attendent et vous feront oublier les fatigues de votre voyage.

— Le sommeil est, hélas! plus fort que ma volonté; l'appât des distractions charmantes dont vous me parlez me tente moins pour le moment que les ineffables douceurs d'un lit sous un toit de loango. A demain donc, Mpumu Ntaba; indiquez-moi la case où je pourrai dormir le reste de la nuit. »

Le souverain bateké, poussant la complaisance au delà de toute limite, envoya querir aussitôt, par son frère Galiena, la plus belle et la plus jeune des esclaves détenues au service des souveraines de la localité. Il l'offrit à son hôte, mais Janssen refusa le présent, car en l'acceptant il se fût trouvé dans l'obligation de faire un don très considérable.

Les courtisans s'étonnèrent du refus du mundelé, mais ils cachèrent leur surprise pour ne point déplaire à l'auguste chef noir très favorable à Souzou M'Pembé. L'un d'eux se détacha de l'assistance sur l'ordre de Ntaba, et conduisit Janssen dans une case de construction récente située à proximité du palais, mais hors de l'enceinte de paille qui protégeait l'habitation royale.

Là, il souhaita un bon sommeil au protégé de son maître. Janssen s'installa assez commodément sur une couchette en bambou; les hommes d'escorte, selon leur habitude en voyage, se rangèrent à l'extérieur autour de la cabane occupée par le maître, et dormirent de leur plus bruyant sommeil sous la voûte étoilée.

Dès le lever du soleil, Janssen était réveillé par la population du village empressée de voir le mundelé. En vain ses serviteurs essayèrent-ils de s'opposer à l'invasion de la cabane; hommes, femmes, enfants, courtisans, roi et reines forcèrent tour à tour la consigne des Zanzibarites et vinrent combler Janssen de m'botés amicaux.

La provision de perles et de bibelots dont le prudent visiteur s'était muni fut insuffisante pour contenter toutes les dames accourues au petit lever. Cependant Janssen n'avait distribué ses cadeaux qu'aux moins laides de ces filles d'Ève, et plus particulièrement à celles qui portaient le titre d'épouses de Mpumu Ntaba. Ces dernières se comptaient par dizaines.

L'officier, terminant rapidement sa toilette en présence de nombreux témoins, sollicita la permission de visiter le palais, d'autres écriraient le sérail du roi des Bateké.

A peine eut-il formulé sa demande qu'il fut conduit par Mpumu Ntaba dans les huttes voisines du palais où logeaient ses femmes, pour la plupart négresses pur sang, achetées ou enlevées aux tribus environnantes, et toutes plus laides les unes que les autres; certaines avaient dépassé même la quarantaine.

Des nattes inachevées, des pagnes à demi tressés indiquaient les occupations auxquelles se livraient les royales épouses.

Franchement, ce harem ne rappelait en rien ceux que l'imagination d'un lecteur des Contes des Mille et une Nuits eût pu enfanter. Janssen en manifesta son étonnement au makoko.

« Oh ! répondit Mpumu Ntaba, je possède encore des épouses, arrivées de bien loin, en deçà des déserts immenses qui s'étendent au nord de mon royaume; je les ai achetées à des traitants arabes. Venez, Souzou M'Pembé, je veux moi-même vous faire admirer les plus beaux ornements de ma cour. »

Effectivement, Mpumu Ntaba pénétra avec Janssen dans une case spacieuse, plus vaste et mieux éclairée que les précédentes, où une dizaine de femmes, accroupies à l'orientale sur d'élégantes nattes, devisaient entre elles, coquettement drapées dans de soyeuses étoffes, les bras et les jambes surchargées d'anneaux de cuivre, d'argent et d'or.

A l'arrivée des visiteurs, toutes se levèrent, et plusieurs s'élançèrent en souriant et en sautillant à la rencontre de Mpumu Ntaba.

Celles-ci différaient essentiellement des massives négresses dont regorgeaient les huttes précédemment visitées. Moresques de race noire, elles avaient les beaux traits de leurs sœurs du Sénégal et de l'Algérie : de grands yeux fendus en amandes, estompés de longs cils noirs recourbés, le nez aquilin, les lèvres rouges et délicates, la chevelure soyeuse, ondulée et abondante.

Sans tenir compte de la présence de Janssen, Mpumu Ntaba leur témoigna une vive affection; il les embrassait, jouait, riait avec elles; de leur côté, ces épouses accablaient le royal époux de leurs plus coquettes minauderies.

Dans le nombre, une fillette de quatorze ans, la préférée, la favorite de Mpumu Ntaba, était plus particulièrement l'objet des câlineries, des cajoleries de son maître.

« C'est la plus jeune de mes femmes, je l'ai récemment épousée; elle vient

du pays des bananiers et des cocotiers, des rivages découpés par une immense nappe d'eaux bleues ou vertes... dit Mpumu en étendant le bras dans la direction de l'Orient. Son nom est Anina. »

C'était une Zanzibarite. Janssen lui dit quelques mots dans le dialecte kissahouili. L'enfant leva sur l'étranger des yeux rayonnants de bonheur. Depuis de longs mois elle n'avait plus entendu parler l'idiome de son pays natal ; les paroles du mundelé ravivaient les plus doux souvenirs dans l'âme de cette jeune exilée.

« Veux-tu l'emmener avec toi ? demanda Mpumu Ntaba, témoin nullement jaloux d'une conversation qu'il était incapable de comprendre. Je te la donne ; la veux-tu ? »

— Merci, répliqua Janssen. Dans mon pays, plus loin que le mpoutou, je choisirai plus tard une compagne. Nous autres blancs, nous ne prenons qu'une femme et ne pouvons en associer qu'une seule à notre vie, à nos joies et à nos douleurs.

— Comment ! une seule épouse ? exclama Mpumu Ntaba. La même pendant toute la vie ?

— Une seule femme, » répondit gravement l'officier.

Mpumu Ntaba, que cette réponse surprénait beaucoup, traduisit à ses favorites les paroles de l'étranger.

Les femmes se regardèrent et partirent d'un éclat de rire aussi bruyant qu'unanime.

« Les blancs ont cependant assez d'étoffes, de fusils, de mouchoirs et de perles pour acheter plus d'une femme.

— Assurément, les blancs sont très riches ; mais ils n'achètent pas leur épouse. Chez eux, la femme est libre ; elle donne son cœur à celui qu'elle aime, et le prend pour mari, pour compagnon, pour ami de toute sa vie. »

Ces paroles, traduites aux femmes, firent cesser les rires et rendirent pensives et silencieuses ces créatures déshéritées qui semblaient chercher à comprendre toute la portée du langage de l'étranger...

Le soir, les favorites, redevenues rieuses et enjouées, assistaient parées de leurs plus beaux atours au festin copieux donné en l'honneur de Janssen dans le palais de Mpumu Ntaba.

Au repas succédèrent les réjouissances tapageuses, réédition des danses et des chants de la veille, non corrigée, mais augmentée de la présence du beau sexe.

Cette nuit-là, les femmes de Mpumu Ntaba se montrèrent les dignes émules des bacchantes de l'antiquité. Enivrées de gin et de malafou, elles préludèrent, dans la toilette la plus incorrecte, à de véritables saturnales, sans

respect pour les mkissi et les idoles qui tapissaient les murs du palais.

L'orgie se continuait à l'extérieur; la population du village dansait et hurlait autour des feux de joie; quelques jeunes gens tiraillaient sur la place où trônait un majestueux bombax pavoisé. (Mpumu Ntaba avait fait attacher aux rameaux de cet arbre tous les drapeaux en sa possession : banderoles aux couleurs françaises, abandonnées au roi des Bateké par M. de Brazza; pavillons importés au village par maître Ganchu, collecteur de taxes de Sa Majesté noire.)

Au cours de la fête de nuit, Janssen fut à diverses reprises surpris par les tintements d'une sonnette rappelant le tin-tin des grelots attachés en Europe au collier des animaux domestiques.

Cet appel était répété chaque fois qu'un nouveau personnage, un notable de la localité, sollicitait l'honneur de prendre part aux réjouissances de la cour. Cette ingénieuse sonnerie prévenait ainsi Mpumu Ntaba de chaque nouvelle arrivée. Nul sujet bateké n'eût séjourné du reste dans les appartements royaux sans avoir obtenu au préalable une autorisation spéciale.

A jeun ou en goguette, Mpumu Ntaba était toujours un chef nègre respecté, sinon respectable; de tous les semblants de rois rencontrés par Janssen sur les bords du Congo, le roi des Bateké était sans contredit celui que ses sujets entouraient en apparence des plus grandes marques de respect et de servilisme.

Heureux d'avoir fait cette visite, mais reconnaissant néanmoins qu'il serait mis promptement hors de combat en la prolongeant, Janssen prit congé de son hôte et s'éloigna dès l'aube du lendemain. Ses porteurs pliaient sous le faix des cadeaux dus aux largesses du roi et de la population du village.

Un soleil ardent éclaira le retour du voyageur, et lui fit chaudement payer les distractions relatives que lui avait procurées son excursion.

Le 27 février, le commandant de Msuata-Station présidait à son tour un repas moins copieux et surtout moins bruyant que le banquet de Mpumu Ntaba. Les convives européens préféraient néanmoins cette simple réunion à tous les festins de souverains nègres possibles. Brunfaut, Johnston et Janssen, malgré la frugalité de la table, resserraient les nœuds de leur récente amitié par une intime revue du passé, par des confidences réciproques et par l'échange sincère de leurs nobles aspirations d'avenir.

